



RILUNE — Revue  
des littératures  
européennes

n° 9, 2015,  
«Visions de l'Orient»  
[www.rilune.org](http://www.rilune.org)

## Orientalisme contemporain : *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* de David Shulman

CLAUDINE LE BLANC (UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS III)

### Pour citer cet article :

Claudine Le Blanc, « Orientalisme contemporain : *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* de David Shulman », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 9, « Visions de l'Orient », (Benedetta De Bonis et Fernando Funari éd.), 2015, pp. 167-178 (version *online*, [www.rilune.org](http://www.rilune.org)).

### Résumé | Abstract

**FR** Journal intime tenu par David Shulman, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et grand spécialiste de l'Inde du Sud lors de sa mission en Andhra Pradesh en 2006, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* est un texte éminemment singulier qui bouleverse l'ordre traditionnel de l'étranger et du familier : journal de scholar tout emplis de savoir sur l'autre, récit de voyage exotique qui est aussi bien récit du retour au bien connu et à soi, l'œuvre incarne une forme inédite de production orientaliste contemporaine. Le présent article s'efforce de montrer qu'elle renoue avec le premier orientalisme savant des colons britanniques, tout en ne cessant de rompre avec celui-ci, par l'invention d'une intimité qui conduit, non sans difficultés, de l'imagination de l'Inde à l'indianisation de l'imagination.

**Mots-clés** Shulman, Orientalisme, Inde du Sud, littérature de voyage.

**EN** *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* by David Shulman – professor at the Hebrew University of Jerusalem and an expert in South India during his mission in Andhra Pradesh in 2006 – is an eminently singular text that disrupts the traditional order of foreign and familiar: it's both the diary of a scholar, full of knowledge on the other, and an exotic travelogue which is also a return to the well-known and to the self: this is why it embodies a new form of contemporary orientalist production. This article attempts to show that this work reconnects with the ancient Orientalism of the British rulers, while not ceasing to break with it, by the invention of an intimacy that leads, not without difficulties, from the imagination of India to the indianisation of imagination.

**Keywords** Shulman, Orientalism, South India, travel literature.

CLAUDINE LE BLANC

**Orientalisme contemporain :**  
***Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary***  
**de David Shulman**

**N**ON TRADUIT EN FRANÇAIS, à la différence de l'autre journal de David Shulman, *Dark Hope : Working for Peace in Israel and Palestine*<sup>1</sup> (qui est paru en français d'abord en 2006 sous le titre *Ta' Ayush. Journal d'un combat pour la paix Israël Palestine 2002-2005*<sup>2</sup>), *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* est un livre rare, une incongruité presque. Publié par *The University of Chicago Press*, doté d'un index, d'un glossaire, d'une bibliographie et de notes, il prend place dans la longue série des ouvrages de l'éminent indianiste qu'est David Shulman, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et spécialiste de l'Inde du Sud. Cependant, l'ouvrage ne ressemble à aucun autre : organisé dans l'ordre des jours de trois saisons d'une mission en Andhra Pradesh, du 5 février au 31 août 2006, il se présente comme un journal intime offrant au lecteur le compte rendu des activités d'un savant (étude, rencontres, discussions, déplacements), mais également les pensées et sensations qui naissent en lui à ces occasions. Texte intensément paradoxal, donc : journal de *scholar*, épanchement d'un moi tout empli de savoir sur l'autre, récit de voyage exotique qui est aussi bien récit du retour au bien connu, au familier même et à soi, un tel livre, par sa nature, pose la question de sa destination ainsi que de son rapport à l'imaginaire européen traditionnel sur l'Inde – et on ne s'étonnera pas, de ce point de vue, qu'il n'ait pas été traduit en français. Certes, il n'en va pas autrement des ouvrages savants de David Shulman, à l'exception de *Textures of Time: Writing History in South India*, écrit avec Velcheru Narayana Rao and Sanjay Subrahmanyam<sup>3</sup>, mais de tels livres s'adressent en premier lieu à des indianistes, pour qui l'anglais est une langue de communication. *Spring, Heat, Rains. A South*

---

<sup>1</sup> D. Shulman, *Dark Hope : Working for Peace in Israel and Palestine*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

<sup>2</sup> Traduit par Tiphaine Samoyault, Paris, Seuil, 2006.

<sup>3</sup> V. Narayana Rao, D. Shulman, S. Subrahmanyam, *Textures of Time: Writing History in South India*, Delhi, Permanent Black, 2002 ; traduit par Marie Fourcade sous le titre *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*, Paris, Seuil, 2004.

*Indian Diary*, en revanche, semble viser un autre lectorat, mais d'une bien étrange façon : en entraînant son lecteur à la fois dans un univers étranger et complexe et dans l'intimité d'un spécialiste inconnu du grand public, il prend le risque d'être doublement illisible. L'insertion de pages en italique – rappel de séjours antérieurs en Inde, ou explications érudites sur le texte lu, *Manu-caritramu* de Peddana, ou le rituel de la déesse Paidi Talli à Vizianagaram<sup>4</sup> – à quoi s'ajoute en annexe une liste des personnes mentionnées, *Selected Dramatis Personae*, témoignent sans doute de la conscience d'un certain hermétisme du propos<sup>5</sup>. Cependant, il apparaît vite que dans ce récit sous le signe de la poésie, celle qu'on étudie, celle qu'on cite, celle des amis indiens qu'on écoute, celle qui surgit au détour de la prose du diariste, l'intimité, loin d'être un obstacle supplémentaire, est conçue comme la clé de l'accès au monde indien. Récit d'une fusion désirée mais toujours déjà accomplie entre l'objet indien et le sujet connaissant, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary* tente d'inventer dans la captation et la contagion du lecteur une autre transmission de l'expérience indienne (au double sens d'expérience indienne du monde et d'expérience de l'Inde) : l'œuvre incarne ainsi une forme inédite de production orientaliste contemporaine, renouant avec le premier orientalisme savant des colons britanniques, tout en ne cessant de rompre avec celui-ci.

#### Dans l'intimité de l'Inde : textes, textures, langues, musique

D'emblée, la connaissance approfondie que l'auteur a de la culture et des littératures de l'Inde distingue le texte des relations de voyageurs d'aujourd'hui, tout en bouleversant l'intertextualité du voyage telle que la pratiquait le récit de voyage européen traditionnel : au centon de citations des voyageurs antérieurs, le journal de Shulman substitue la littérature *classique indienne*. « I take out the *Naishadhiya*, to make a beginning, écrit-il le jour de son arrivée, I will be living for these months with, or maybe in, this book<sup>6</sup> ». Si les voyageurs européens tendaient à voir l'Inde par les mots de leurs prédécesseurs, Shulman, lui appréhende la réalité de l'Inde par les mots qui la désignent dans les langues

<sup>4</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, Chicago, Chicago University Press, 2009, respectivement p. 23-24 et 42-43, 78-79.

<sup>5</sup> Cela est confirmé par la préface : « I will do my best to explain (scattered pages, set in italics, offer background information and attempt to frame several of the journeys) » (p. x).

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 2. *Naishadhîya* est un poème sanskrit de Shriharsha datant du XII<sup>e</sup> siècle, qui reprend l'histoire de Nala et Damayantî rapportée dans le *Mahâbhârata*. Un appendice lui est consacré par Shulman dans son journal (*ibid.*, p. 213-215).

indiennes, mais plus encore par ses textes : ainsi le 24 juillet, en pleine mousson, mentionne-t-il une invasion de cafards (*cockroaches*) en citant leur « beau nom télougou » (« beautiful Telugu name »), *boddinka*, pour glisser de cette dissonance du réel, de cet hiatus entre le mot et la chose, au passage du *Naishadhiya* devenu soudain clair pour lui, dit-il, où s'enlacent les amants Nala et Damayantî, Nala invisible qui croit voir une hallucination en Damayantî, Damayantî qui ne peut le voir mais qui, dans le désir qu'elle a de lui, en imagine la présence réelle. Ce dévoilement de la vérité de l'amour, par les mots du poète, dans le déploiement du faux et du fictif, fournit sans doute une clé pour la figure de l'Inde dans le journal, réalité sensuelle et subtile, mais remarquablement dépolitisée et déshistoricisée : société, économie, politique contemporaines sont passées sous silence, ou tranchées abruptement – tels les révolutionnaires naxalites que le narrateur voudrait voir exécutés sans autre forme de procès<sup>7</sup>. Mais, par la littérature et le savoir, le passé est partout présent : « At every step there is memory<sup>8</sup>. » L'Inde qui apparaît par-delà les mirages du présent est ainsi une Inde fondamentalement non moderne<sup>9</sup>, transhistorique et passablement idéalisée, semblable, à la nostalgie près, à la description qu'en faisaient les Européens au XIX<sup>e</sup> siècle :

I have to say that in 2006 – exactly one hundred years after the map Leonard has found in *The Foreign Missionary*<sup>10</sup> [...] – Rajahmundry is no less friendly. The buggies are gone, alas, and the exhaust from trucks, buses, and auto rickshaws, like everywhere in India, is wreaking havoc with every public space.

---

<sup>7</sup> L'auteur se demande à plusieurs reprises, à l'occasion d'exactions commises par des Naxalites, comment le gouvernement n'a pu venir à bout de ce mouvement de guérilla maoïste : « The Israelis would long ago have imposed a radical solution », écrit-il (D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 77), dans un propos assez ambigu de la part d'un Israélien profondément engagé dans le mouvement israélo-palestinien de protestation civile pour la paix (*Ta'ayush*).

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>9</sup> Bien que parfois mis en question – on y reviendra –, le soupçon sur la modernité est récurrent dans le texte, ainsi dans la comparaison entre un roman des années 1940 et le poème de Peddana : « The memory of Chalam's novel pales and dissolves ; it was, I suppose, no more than a diversion, like most of the modern works. But Peddana verses – that is another matter. They have a way of coming alive, focused and pressing, at any moment » (*ibid.*, p. 46-47).

<sup>10</sup> Shulman fait ici référence à la thèse de John Greenfield Leonard, *Kandukuri Viresalingam, 1848-1919 : A Biography of an Indian Social Reformer* (University of Wisconsin, 1970), qui cite de nombreux documents d'époque.

But people still smile at you just like that, for no special reason<sup>11</sup>  
[...]

Comparant Rajahmundry, la ville dans laquelle il s'est établi, à un « paradis de l'intellect » (« intellectual paradise<sup>12</sup> »), Shulman retrouve ainsi les mots de William Jones, un des premiers orientalistes de Calcutta ayant contribué à former l'imaginaire européen moderne sur l'Inde, qui évoquait dans une lettre de 1787 son « Arcadie indienne (« Indian *Arcadia* <sup>13</sup> »). Jones ajoutait : « Need I say what exquisite pleasure I receive from conversing easily with that class of men, who conversed with Protagoras, Theles and Solon, but with this advantage over the Greek travellers, that I have no need of an interpreter ». Shulman goûte aussi un plaisir immense à discuter avec des Indiens qui continuent à faire vivre une culture antique ; ceux-ci toutefois ne sont pas recouverts dans son discours par des comparants grecs : figures familières du récit, M. V. Krishnayya, M. C. Kanakaiah avec qui il lit le poème de Peddana, ou encore « Smile » (Mohammed Ismail) sont des amis. Et même si elles ne sont pas totalement absentes, les références occidentales sont rares. C'est une plongée dans l'Inde qu'effectue l'auteur, dans un abandon heureux aux sensations que livrent brutes les phrases nominales par lesquelles s'ouvre le journal et qui disent les retrouvailles avec l'Andhra Pradesh : « Rocks. Goats. Dry shrubs. Buffaloes. Thorns. A fallen tamarind tree. Tents. Red bricks in heaps. White graves, flashes in a brown-yellow universe. A motorbike on an earthen path. An auto rickshaw, yellow and black. Palm trees. Bicycles. Orange saris. A white flower in her hair. Eyes. » L'apparente proximité avec l'imagerie de la littérature coloniale se trouve ruinée dans cette immersion sans retenue : si le titre anglais semble faire écho au *topos* de l'insupportable climat indien dans le roman colonial, le titre sanskrit donné à chaque partie (*Vasanta*, *Grîshma*, *Varsha*) rétablit le cycle indien des saisons, que Shulman accueille en Indien parmi les Indiens : « A cristal expectancy, dit-il de l'attente de la mousson le 18 juin, We have been waiting for many weeks for this first sign of a crack in the molten gold. We have breathed in this liquid fire, and it has come out through all our pores<sup>14</sup>. »

Car l'approche du savant est tout sauf un pur intellectualisme. La comparaison de Rajahmundry avec un « paradis de l'intellect » est

<sup>11</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 16-17.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>13</sup> « To the Second Earl Spencer, Crishna-nagar, 4-30 August 1787, 23 August », *The Works of Sir William Jones*, vol. IV, 1807, p. 755.

<sup>14</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 123.

aussitôt nuancée : « intellection being, in this lush setting, a certain kind of textured, tactile feeling<sup>15</sup>. » Une telle appréhension colorée, saturée de notations sensuelles, rend l'Inde accessible pour le lecteur à la façon d'un récit de voyage contemporain, parce que s'opère chez le savant narrateur une véritable fusion de l'intellection et de la sensation, dont un terme-clé est *texture*, un des mots favoris de Shulman. Revenant sur son expérience, il écrit dans la préface :

In some ways, it felt like living out a sustained meditation, a reflection on the everyday textures of life in one corner – not a minor one – of Andhra today, partly in the light of the textures of life on Andhra five hundred years ago, as the poems describe them [...] These poems provided a mythic framing for my nights and days<sup>16</sup>.

Le mot *texture* a pour vertu de révéler à la fois la trame, pour une part langagière, du quotidien, et la nature matérielle du *texte*, enfouie dans l'étymon *textus*, « tissu, trame ». La poésie n'est plus dès lors une activité ou un produit abstrait de la vie indienne ; elle ne se distingue pas de cette dernière dont elle peut apparaître comme le cadre, celui d'un espace-temps mythique qui enveloppe le voyageur savant. Appliqué au temps ici comme dans le titre de l'ouvrage de 2002 *Textures of Time*, le mot *texture* donne à comprendre qu'il ne s'agit pas seulement pour Shulman de l'extraordinaire continuité de civilisation qui éblouit William Jones, mais d'une qualité propre au temps indien qui le ressaisit dès le premier jour de son séjour : « 'Times' again presents itself as a question : does it exist, all of it, all past-future, as a dusty, viscous elastic casing for the mind, twisted into the mind<sup>17</sup> ? » L'Inde est un lieu où le temps, devenant poisseux, perd paradoxalement de son évidence, vacille, tout comme l'identité : dans le train, la réservation – miraculeusement enregistrée – porte le nom de « David Dean Sul<sup>18</sup> ». Là encore, Shulman semble proche des images de l'Inde familières à la littérature coloniale ou exotique, mais chez lui et à l'encontre de toute une tradition d'images de l'Inde, c'est la matérialité qui est la vérité du monde indien. L'Inde est texte et texture ; on ne compte pas les remarques sur la densité, l'épaisseur des choses en Inde, celles de Dieu, pour commencer : « God is physical, not metaphysical<sup>19</sup> », voilà ce

---

<sup>15</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>16</sup> « Preface », *ibid.* p. X.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 30 ; voir aussi le développement p. 32-39, dont « thick » est le *leitmotiv*.

qu'apprennent les temples de l'Inde où les fidèles se pressent pour voir le dieu et être vus de lui. L'individu ne se dissout pas en Inde, et la sensation du retour des choses, du futur en forme de passé est à mettre en rapport avec l'expérience qu'il a accumulée en Inde, qui donne à tout déplacement spatial une allure d'anamnèse<sup>20</sup> : contrairement à Adela Quested qui, dans *A Passage to India*, veut à tout prix voir l'Inde et par ce désir, enfreint la règle coloniale qui est de séparer<sup>21</sup>, ou aux voyageurs qui, aujourd'hui encore, voyant l'Inde, perdent tout repère<sup>22</sup>, Shulman, lui, est tout simplement lui-même en Inde, soit un Indien ; au libraire qui lui demande d'où il vient, Shulman répond sans hésiter : « Rajahmundry<sup>23</sup> ! »

La connaissance que l'auteur a des langues indiennes est décisive pour rendre compte d'un tel rapport à l'Inde, terre étrangère familière, poétique et sensorielle ; c'est d'ailleurs parce qu'il est intrigué par cet homme blanc qui parle et lit le télougou que le libraire se met à l'interroger. Sa compétence linguistique plurielle (sanskrit, télougou, tamoul), à l'image du plurilinguisme de l'Inde, permet au voyageur de se sentir chez lui, de se sentir indien, même si cette compétence n'est jamais assez grande à son goût : il doit la reconquérir comme un « roc de langage » à repousser au sommet de la colline<sup>24</sup> ; et, constatant le manque de naturel de ses propos pétris de tours littéraires, il veut mieux connaître la langue parlée et prend des cours d'idiomatismes<sup>25</sup>. La langue elle-même a sa matérialité, et nombreuses sont les remarques sur la fragrance, la musique, le flux des langues qu'il ne manque pas de citer d'abondance. Le journal, de ce point de vue, est une remarquable œuvre polyglotte où l'on pourrait voir un exemple de poétique hétérolingue<sup>26</sup> si, précisément, la différence n'était pas toujours émoussée : les termes sont expliqués, les poèmes cités sont accompagnés de leur traduction, le

<sup>20</sup> « A sudden spurt of exultation : Madras ahead, the past as future, once again. », D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 22.

<sup>21</sup> « Miss Quested, who always said exactly what was in her mind, announced anew that she was desirous of seeing the real India. », E. M. Forster, *A Passage to India*, Penguin Books, 1979, p. 47-48.

<sup>22</sup> Voir Régis Airault, *Fous de l'Inde. Délires d'Occidentaux et sentiment océanique*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2002.

<sup>23</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 5.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>26</sup> Forgé par Rainier Grutman, le terme « hétérolinguisme » désigne « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit [...] » (*Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX<sup>e</sup> siècle québécois*, Fides, Québec, 1997, p. 37). Contrairement à « bilinguisme », « plurilinguisme » ou « diglossie », « hétérolinguisme » met l'accent sur la différence entre les langues plus que sur leur diversité ou leur complémentarité.

passage se fait aisé entre les langues, sans que soient exploités les écarts ni déplorés les hiatus. Israélien d'origine américaine, ayant étudié l'hébreu et le persan avant de se spécialiser sur l'Inde – comme il le rappelle dans sa préface –, remarquable traducteur du tamoul et du télougou, Shulman se plaît à donner dans son journal de nombreux fragments de poésie indienne traduite, mais aussi bien une version anglaise d'un poème grec inscrit sur le mur d'un tombeau à Beit Guvrin, au sud de Jérusalem<sup>27</sup> ; et il avoue aimer tout particulièrement un des petits poèmes de son hôte à Hyderabad, l'écrivain Sugambabu, qu'il traduit : « Even then, / whenever / I speak of my troubles / in Telugu, / life speaks / Tamil<sup>28</sup>. » L'univers est musique et poésie : les plus belles scènes rapportées par le journal sont sans doute les soirées de poésie – toujours chantée en Inde – et de musique, entre quatre ou cinq amis, entre trois ou quatre langues, ainsi le 20 juillet, à l'occasion de la sortie d'un recueil du poète Endluri Sudhakar :

Smile and Patanjali are happy to celebrate with a bottle of rum and fried chicken; Kanakaiah arrives a little later, untempted by these delicacies but glad, I think, for the party. My flat is somehow extraterritorial, hence well suited for such pleasures. After some hours I am exhausted, again, by the sheer weight of my ignorance, but also intoxicated by the poems that are flying around the table<sup>29</sup> [...]

### Enracinement et thérapie

Cette fluidité générale d'un monde sans territoires où les langues se répondent par le truchement des hommes ne doit cependant pas faire illusion : la très grande incarnation des choses ancre de façon déterminante chez Shulman ce qui peut apparaître comme une mystique du télougou, ou de la musique carnatique. Non seulement l'extase est éminemment esthétique, conforme en cela à la poétique sanskrite ; mais elle est enracinée dans des lieux précis, et indiens : « Kerala was good, Tenkasi superb, Tiruvarur – real work, working again. Touching Mylapore centers me : dependable *camatkâra*, the delight or wonder that, according to the Sanskrit poeticians, changes one's world<sup>30</sup> », déclare-t-il après un voyage au Kérala et au Tamil Nadu dont un des

---

<sup>27</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 7.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 40.



objectifs est la photographie des peintures du temple de Tiruvarur. Ce voyage donne l'occasion d'un développement sur l'*advaita*, la philosophie non-dualiste élaborée par Shankara, qui naquit au VIII<sup>e</sup> siècle dans le village de Kaladi au Kérala. Shulman s'avoue sceptique vis-à-vis de l'idée de l'unité de tout, mais apprécie ce que lui suggère la biographie même de Shankara, accomplissant, bien que renonçant, sa promesse d'être auprès de sa mère mourante : la possibilité de la déviance, de l'hétérodoxie. Il rapporte à ce sujet le propos d'un des ses collègues notant chez lui un « lent et pour l'essentiel inconscient glissement de l'univers dévotionnel des temples tamouls à un *advaita* idiosyncrasique<sup>31</sup> ». Ce qui est en effet idiosyncrasique chez l'auteur, et qui cristallise l'affinité indienne de cet étranger, c'est l'acuité fulgurante – qui fait bien souvent office de chute d'un jour de journal – et toujours sensorielle, ou sentimentale, de la prise de conscience. « Godavari is not somewhere outside us but deeply alive within<sup>32</sup> », commente-t-il en mangeant une pastèque gorgée d'eau du fleuve ; et dans le train vers Hyderabad, alors qu'il s'apprête, en partie à contrecœur, à rentrer quelques jours en Israël, il pense : « 'You want to see Godavari ?' I look out the open window : the world is a river<sup>33</sup> ». L'*advaitin* déviant ne renonce ni à sa jouissance du monde, ni, surtout, à l'indianité de celui-ci : « At noon I walk the village streets [de Keladi], the light burning into my mind. *Here* [je souligne] one could read a verse and understand it ; that is, one could become the verse<sup>34</sup>. »

Le lecteur comprend vite, en effet que l'objet de la mission de David Shulman en Inde n'est autre que d'être en Inde : « I need to ground it in a landscape », dit-il lors de sa lecture de la version tamoule de *Naishadhiya*<sup>35</sup> ; et il évoque un principe personnel : « I will follow my own principle – of always reading poetry in the language in which it was written (that is the easy part), but also absorbing it in the setting *where* it was written<sup>36</sup> ». Le principe est explicité un peu plus loin : « the Shulman principle : that is not enough to read the *Symposium*<sup>37</sup> in Greek, one has to read it in Greek *in Greece*<sup>38</sup>. »

---

<sup>31</sup> « My colleague Yohanan tells me I am slowly and mostly unconsciously shifting my taste from the devotional word of Tamil temples to an idiosyncratic Advaita. », D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>37</sup> Le *Symposium* est le titre anglais du *Banquet* de Platon, calqué sur le titre grec.

<sup>38</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 125.

La question du lieu concentre en effet le sens de la présence du savant en Inde, et de son écriture non savante. Shulman ne vient pas en Inde, ou pas seulement, comme ses collègues anthropologues ou sanskritistes, pour effectuer un *terrain*, ou recevoir l'aide des *pandits*. Il vient en Inde travailler, mais à la façon dont les hindous désirent mourir à Bénarès, afin d'atteindre par cette localisation rigoureuse la libération de tout attachement (*mukti*)<sup>39</sup>. En un semblable nœud de paradoxes, Shulman s'installe à Rajahmundry pour lire Peddana et pour écrire, en un lieu où les deux activités font sens, mais plus secrètement et plus fondamentalement, pour s'attacher, se calmer, se guérir. De quoi ? De sa curiosité, de son appétence intellectuelle, de son goût insatiable des langues et des textes : « Something unexpected happened, rapporte-t-il dans la préface, the gnawing sense that the real, or the true, or the truly intense and satisfying, lie elsewhere, always elsewhere, somewhere over the horizon, in yet another language or location or set of relations – this familiar hunger abated<sup>40</sup>. » C'est ce qu'il attendait dès le départ de son séjour, que l'Inde mette fin à son inquiète insatisfaction, qu'elle lui permette de « se réinventer<sup>41</sup> » : « I must change my life », répète-t-il, le 12 février. La vertu curative de l'Inde est à plusieurs reprises mise en avant dans le journal : elle invite à repenser radicalement le savoir, la connaissance. Lisant Graham Greene, l'auteur a cette formule : « l'Inde est une bonne thérapie pour le croyant occidental », ce croyant chez qui la croyance s'impose comme la condition de tout contenu de pensée<sup>42</sup>. Au contraire, le savoir tel qu'il s'élabore en Inde est un jeu cartographique qui consiste à découvrir, grâce à l'imagination, les connexions secrètes, les superpositions de territoires, en quête d'une vision globale : « We think of analysis as a means of separating out the strands. In India, analysis integrates by playful, imaginative superimposition, filling in cracks and empty spaces<sup>43</sup>. »

On comprend bien, du coup, comment la solidarité du réel et de l'imaginaire dans l'Inde selon Shulman, et chez Shulman lui-même, se trouve fondée en raison, et comment un tel pays peut aider à apaiser la *libido sciendi* : « Writing the essay is not so important. Living in Andhra is important. Again and again, more and more. Anyway, why should I

---

<sup>39</sup> Shulman fait lui-même référence à cette croyance, D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. X.

<sup>41</sup> « I have been telling my friends in Israel, who ask me what I am planning on doing in Rajahmundry for seven months, that I need to reinvent myself. », *ibid.*, p. 3.

<sup>42</sup> « India is a good therapy for the Western faithful. », *ibid.*, p. 168.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 51.

struggle to write something in India ? Life is too interesting<sup>44</sup>. » Au bout d'un mois et demi, Shulman, le 19 mars, écrit : « I think, suddenly struck by the idea, defenseless, as with a woman : I am in love. With Andhra. This place, this language, these people, this air, this light<sup>45</sup>. » L'objet de la connaissance ne peut être qu'objet d'amour. Et le journal se tait jusqu'au 6 avril.

Cependant la raison de ce silence est aussi un départ, pour un « intermède en Inde du Nord » (« a North Indian intermezzo<sup>46</sup> ») ; mieux : c'est sur le chemin de l'aéroport, au point de la séparation, que se formule la conscience de l'amour. L'enracinement indien échoue parce que l'inquiétude, logée dans la contradiction, reprend toujours le dessus<sup>47</sup>, le temps que le journal enregistre passe, conduit des chaleurs aux pluies, et le savant au terme de son séjour constate qu'il n'a rien achevé de ce qu'il avait entrepris, ses lectures, ses livres à écrire<sup>48</sup>. Redevenu malgré lui comptable de son temps, il reprend l'image de Nala et Damayantî, mais celle-ci a désormais le ton de la déception : « Andhra and me, two illusions embracing ? » Il rentrera en Israël avec la même faim, inapaisée<sup>49</sup>.

L'échec est nuancé dans les dernières lignes du journal : « And yet there is that uncanny intimation of a depth that I have known nowhere else in my life, and that has infused each of these days. I push aside the impulse to analyze it, to examine its reality. Why defend myself against it? Happiness, fortunately, can't be falsified. » On ne peut simuler la joie, mais celle-ci fait échec à son expression : le principe de l'enracinement, qui serait à rapprocher de pratiques martiales asiatiques, a ceci de contradictoire, pour un savant, qu'il authentifie la lecture, mais fait disparaître, dans ce grand débordement qui est, selon l'auteur, l'intuition la plus fondamentale de toute la métaphysique hindoue<sup>50</sup>, la nécessité des discours.

L'écriture scientifique est compromise, mais un autre type d'écriture n'est pas pour autant sauvé. Un épisode, rapporté le 19 juillet, dans la dernière partie du journal où l'écriture se fait quasi quotidienne,

---

<sup>44</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, op. cit., p. 70.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> Voir, par exemple, p. 70 : « Why did the god not want to see us this day when he stands revealed in his true self, his *nija-rûpam* ? No doubt it is my flawed heart; I am obstinate, intensely impatient, utterly at the mercy of my fierce desires. »

<sup>48</sup> Voir p. 168.

<sup>49</sup> « I will be going home as I came, heavy of tongue, light of heart, hungry still. », *ibid.*, p. 210.

<sup>50</sup> « [F]ulness always spills over. This is, in my view, the most fundamental, the most consequential, of all Hindu metaphysical insights. », *ibid.*, p. 179.

vient porter la contradiction jusqu'au sein du journal. Lorsque Smile apporte des crevettes pêchées par ses soins à ses amis restés assis tout le jour au bord de la Godavari, Shulman commente : « But this is not enough – Smile wants to ensure that Godavari is inside us, and not in some ethereal mode like memory or, et let us say, a diary note<sup>51</sup>. » Les crevettes de la Godavari pourront un temps apaiser la faim insatiable de l'auteur ; mais l'intimité de la Godavari ne se communique pas : le journal dit sa vanité. Comment lire, en effet, un tel journal selon le « principe de Shulman » ? Le lecteur est renvoyé à un indépassable orientalisme de l'Inde indicible.

Si le journal se lit cependant, en captivant son lecteur, c'est parce que s'y joue en même temps un travail intérieur qui débouchera en 2012 sur un nouveau livre : *More than Real. A History of the Imagination in South India*<sup>52</sup>. L'enjeu n'en est autre que la modernité. Lisant une version tamoule du *Naishadhiya*, Shulman se met à méditer sur le genre romanesque et à en proposer comme critère définitoire « the imaginative autonomy of characters [...] Add to this the dependable thematization of 'reality' in relation to something else, perhaps 'fantasy' or 'fiction' ; and a certain loosely integrated totality, a total statement, always singular in tone and *texture* [je souligne]. » À partir de là, *Naitatam*, qui remplit les trois critères, peut être considéré comme le premier roman tamoul, du moins la première fiction, au sens plein, de la littérature tamoule, manifestant « a sixteenth-century invention : the unmistakable mark of modern man. » Ce que, contre toute attente, l'Inde apprend ainsi à l'Occidental, c'est à comprendre et à apprécier sa propre modernité qu'il fuit<sup>53</sup>. *More than Real*, qui s'attache à l'émergence de la sensibilité moderne en Inde aux XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, une sensibilité sous le signe de l'imagination créatrice selon Shulman, est un magistral ouvrage comparatiste qui, en multipliant les comparaisons avec la Grèce antique ou la modernité européenne, donne à l'Inde toute sa place dans l'histoire littéraire et artistique mondiale. Mais il est surtout, pour la même raison, un ouvrage lisible par un non-spécialiste : « You don't need to know anything about India to read this book. All the great civilizations, and probably all human societies, have known

---

<sup>51</sup> D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 162.

<sup>52</sup> D. Shulman, *More than Real. A History of the Imagination in South India*, Harvard, Harvard University Press, 2012.

<sup>53</sup> De façon comparable, il faut le détour par la *hill station* de Coonoor et le monument aux morts de la Seconde guerre mondiale de Wellington pour libérer le souvenir de la guerre du Liban, et avec lui l'actualité du conflit israélo-libanais en août 2006 (D. Shulman, *Spring, Heat, Rains. A South Indian Diary*, *op. cit.*, p. 186).

that human beings are capable of imagining ; India merely cultivated this art, or faculty, more boldly than most. » Ainsi s'ouvre la préface : l'imagination indienne, mère de la modernité indienne, est la porte de l'Inde ; elle est aussi l'instrument du savant, et la possibilité de toute lecture *sur* l'Inde. En Inde William Jones écrit de la poésie ; David Shulman, orientaliste contemporain, ne prétend pas le faire, mais son journal où se répondent poèmes des autres et prose poétique de sa main, laisse au lecteur le soin d'accomplir sa propre imagination de l'Inde.

Claudine Le Blanc  
(Université Paris 3)